

« Il fallait dégainer très vite, être très ouverts, s'adapter »

CINÉMA - Catherine Deneuve parcourt les routes du Sud-Liban dans un essai inclassable, dévoilé au dernier Festival de Cannes, mettant aux prises un homme avec une femme.

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige travaillent ensemble et parlent d'une seule voix. Tous deux sont nés à Beyrouth. Ils y enseignent à l'université. Leurs courts métrages étaient cosignés, leurs documentaires aussi ainsi que leurs recherches dans les arts plastiques, dont on pourra voir un témoignage à partir du 11 décembre au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, et il en va désormais de même pour leurs longs métrages. Très vite, on renonce à attribuer les phrases à l'un ou à l'autre tant la pensée se complète, rebondit, ne fait qu'un, telles les deux ailes nécessaires pour qu'un avion puisse voler. Rencontre.

Comment est né le projet de Je veux voir ?

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. J'étais (JH) membre du jury au Festival international du documentaire de Marseille en 2006. On devait rentrer à Beyrouth le 13 juillet mais la guerre avait éclaté la veille et l'aéroport était fermé. C'est ainsi que j'ai



« Catherine Deneuve a pris le risque de l'aventure politique, économique... dans une grande intuition et intelligence. »

teurs. Pendant le tournage, elle ne savait pas où elle allait. On lui avait juste dit qu'il y aurait peu de dialogues, qu'il y aurait de l'improvisation et qu'elle jouerait son propre rôle. Il s'est créé une forme de confiance. Quand on lui a dit que le film était un long métrage, elle n'a pas demandé à le voir comme elle n'avait pas demandé à voir les rushes. Elle ne l'a découvert qu'au moment de la sélection pour Cannes afin de pouvoir répondre aux questions. Elle a pris le risque de l'aventure politique, économique comme à tous les niveaux, dans une grande intuition et intelligence des situations. Elle savait qu'on ne cherchait pas à l'instrumentaliser. Pour nous, c'était un cadeau énorme et il fallait être à la hauteur. La présence de Deneuve ici crée presque une fiction et on n'y croyait pas. Quant à Rabith, qui est du Sud, il vient du village où on a tourné et il ne voulait pas aller voir ce qu'il était devenu.

Elle veut voir, lui ne veut pas voir, et nous, nous ne savons pas voir. Quand nous

destructions, à ces images insoutenables qui reculaient le

jusqu'au moment où tous les Français ont été évacués et

ement et le tournage. Il fallait être dans l'urgence, avec un

du cinéma en pensant que Catherine pouvait nous amener

13 juillet mais la guerre avait éclaté la veille et l'aéroport était fermé. C'est ainsi que j'ai passé un mois et demi à Paris à regarder la guerre en spectateur à la télévision. C'était très frustrant. On savait qu'il y avait encore des problèmes au Liban mais on ne s'attendait pas à une telle violence, aux

destructions, à ces images insoutenables qui reculaient le seuil de tolérance. J'avais envie de réagir. C'est alors que nous avons rencontré Tony Arnoux, que nous ne connaissons pas et qui allait devenir coproducteur du film. Lui avait été bloqué à Beyrouth

jusqu'au moment où tous les Français ont été évacués et nous a dit qu'il voulait faire quelque chose.

Nous nous sommes demandé: que peut le cinéma? C'est là que nous avons pensé à Catherine Deneuve, la personne qui incarne la fiction, un visage comme un écran sur lequel on peut projeter quelque chose. Pas de pathos. Elle n'a pas tiré le film à elle. Catherine incarne une histoire du cinéma que nous avons envie de défendre face à lui, Rabith Mroué, l'acteur fétiche de nos films, qui incarne le Liban. Il fallait faire rencontrer ces deux histoires. Il y a une démission de l'endroit du cinéma. Avant, le cinéma était ancré dans le réel, les conflits. Aujourd'hui, il laisse d'autres médiums, comme la télévision, s'en charger. Il ne fallait pas concevoir ce film de façon traditionnelle, avec le scénario puis le finan-

cement et le tournage. Il fallait être dans l'urgence, avec un tournage prévu pour une semaine maximum, qui était le temps que Catherine pouvait nous consacrer, donc être dans une forme d'économie et

«Notre film est radical dans sa proposition mais c'est un espace ouvert politiquement.»

d'énergie. Il fallait rester libre, sans même savoir si le film serait court ou long.

On pensait plus à l'idée du film qu'à son détail, interroger le cinéma à travers une icône du cinéma, commencer en filmant les ruines, se poser des questions. Où se met-on pour photographier des ruines? Quel est le lieu éthique? Nous voulions interroger le pouvoir

du cinéma en pensant que Catherine pouvait nous amener un autre regard. Six mois avant le début du tournage, nous nous sommes retrouvés à la frontière pour faire ce que nous appelons une «vidéo symptomatique». Cela a été le branle-bas de combat et nous avons vu que nous ne pouvions pas utiliser un trépied, qui est un outil de précision, et nous nous sommes demandé si le cinéma, avec la présence de Deneuve, pouvait suffire à ouvrir ce moment-là, même pour un instant. C'était une expérience.

Comment êtes-vous parvenus à vous assurer la coopération de Catherine Deneuve?

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Nous lui avons écrit une lettre et elle nous a répondu vingt-quatre heures plus tard qu'elle venait. Il n'y avait ni argent pour le film ni scénario à distribuer aux ac-

Elle veut voir, lui ne veut pas voir, et nous, nous ne savons pas voir. Quand nous avons été bloqués ici, nous nous sommes demandé quelles sortes d'images on allait faire. Nous avons l'impression qu'on n'arrivait pas à voir, ou plutôt on ne voit que ce que l'on veut voir. C'est l'esthétique comme mode de production de sens. Quand on essaie de recréer de la fiction, cela a à voir avec la croyance, le rêve, la beauté. On ne peut pas se consoler mais on peut essayer de produire autre chose.

Comment Catherine Deneuve a-t-elle réagi au film?

Joana Hadjithomas et Khalil Joreige. Quand elle a vu enfin le film, nous étions terriblement angoissés. Elle l'a trouvé très singulier, déroutant, elle a dit qu'il ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait vu. Mais nous avons l'impression

Suite page 22

L'essentiel

Africolors. Rencontre de Danyel Waro et A Filetta

Deux chanteurs feront dialoguer leur insularité dimanche à Montreuil lors d'un spectacle qui sera le temps fort du festival Africolors: le Réunionnais Danyel Waro et le Corse Jean-Claude Acquaviva, à la tête de son groupe polyphonique A Filetta. Acquaviva, l'âme d'A Filetta, et Waro, chanteur et conteur au charisme extraordinaire, ont bien des points communs. Ils ont tous les deux débuté dans les années soixante-dix. La rencontre, dont l'idée est née en 2003 lorsque Waro vint chanter à Calvi, apparaît donc comme une évidence. Un événement unique à ne pas manquer.

■ Bernard Lavilliers au Bataclan

Le chanteur sera les 4, 5 et 6 décembre au Bataclan, à Paris, où il fêtera la fin de sa tournée commencée avec la sortie de son album *Samedi soir à Beyouth*. Trois soirs exceptionnels où le Stéphanois sera entouré de nombreux invités dont Cali, Clarika, Tiken Jah Fakoly, Yael Naim, Balbino Medellin, Benabar, Sanseverino et Jehro.

■ Moustic sur les planches

Porte-parole de la délirante et irrévérencieuse «présipauté» de Groland sur Canal Plus, Jules-Édouard Moustic diversifie ses activités en jouant à partir de mercredi soir un one man show au Théâtre du Rond-Point à Paris. Le spectacle, à l'affiche jusqu'au 31 décembre, est mis en scène par Ahmed Hamidi, l'un des auteurs des Guignols.

Road-movie avec star

JE VEUX VOIR,
de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige.
Liban-France. 1h15.

Un matin de l'été 2007, une star française, Catherine Deneuve, dans son propre rôle, débarque à Beyrouth. Le soir même, elle doit participer à un gala aussi officiel que mondain, puis repartir. Comment occuper sa journée? Comme tout le monde, elle sait ce qu'il s'est passé l'année précédente. La frontière qui sépare le Liban d'Israël

n'est pas bien loin. Il lui suffit d'une voiture ordinaire et d'un chauffeur pour en découvrir davantage que ce que les images de la télévision, toujours pressée par le temps, ont pu nous montrer. Voici donc un film tout simple dans son dispositif: une femme, un homme, une voiture, des paysages et des gens. C'est un peu la rencontre de *Ten* d'Abbas Kiarostami et d'*Allemagne année zéro* de Roberto Rossellini. Sur une trame minimale linéaire, les auteurs sont parvenus à installer autant de rhizomes qu'il en

faut pour imposer un triple regard, celui de la Française, celui de son chauffeur libanais et le leur. On pourrait croire à un documentaire, tant l'œuvre laisse place à l'imprévu. Ce l'est presque au demeurant, puisque le film a été tourné en six jours pour un dans le récit. Et pour autant, c'est une fiction, une de ces fictions comme on en a vu plusieurs récemment, qui interroge les limites du genre par rapport à celles du reportage. Ce film mérite amplement toute notre attention.

J. R.